

La littérature traduite en 2023

ENQUÊTE PAR LAURE HINCKEL

Les traducteurs littéraires et leurs éditeurs sont comme les deux faces d'une même pièce de monnaie : indissociables. Pour ce numéro double, Laure Hinckel a eu l'idée de mener une enquête littéraire¹ qui leur soit adressée.

Pour les éditions Marie Barbier, Évelyne Lagrange chez Zulma, Talya Chaumont pour Denoël et Vera Michalski, pour le groupe Libella, ont accepté de répondre.

Les questions, adaptées, ont été posées également à Olivier L'Hostis, un libraire engagé auprès des traducteurs et qui guette d'un œil sombre les couvertures de livres traduits où ne figure pas le nom du traducteur ou de la traductrice... Les traducteurs parlent aux éditeurs de littérature étrangère et leur posent deux questions ouvertes :

1. En choisissant le format de l'enquête littéraire dont les questions figurent au début de l'article, pendant que les réponses sont exposées à la suite, l'autrice de cet article rend hommage aux grandes revues littéraires de Roumanie et plus largement d'Europe qui pratiquent ce type d'exercice.

1. En tant qu'éditrice qui reçoit un nombre sans doute assez important de propositions de traductions de toutes langues, pourriez-vous nous dire ce que vous voyez de la littérature qui s'écrit à l'étranger ? Je ne parle pas forcément de ce que vous choisissez, mais de ce que vous percevez de la littérature avant de la filtrer à travers vos choix éditoriaux.

2. Est-ce que vous voyez émerger des thèmes, des tendances ? Des formes littéraires, des partis pris formels dans les textes des écrivains étrangers que vous avez l'occasion de lire via les propositions des agents, des traducteurs et/ou lors des foires internationales ?

Marie Barbier – éditions Marie Barbier

1. Ce que je vois de la littérature européenne, ce sont les propositions des traducteurs, car je ne vais pas dans les foires internationales. Les traducteurs sont un premier filtre extraordinaire. Ils ont des voix dans leurs escarcelles et cherchent des éditeurs pour les faire vivre. Ce n'est pas toujours facile, car il faut aussi que la société et que les gens soient prêts. Cela me rappelle une de mes enseignantes qui avait projeté une très belle collection qui aurait été intitulée « Si près si loin ». Cela n'avait pas fonctionné faute de répondre à ses attentes. C'était orienté pays de l'est. À l'époque les gens n'étaient pas prêts. Avec la guerre en Ukraine, désormais, nous prenons conscience qu'il y a quelque chose, là, tout près, et pourtant largement méconnu.

2. J'ai le sentiment qu'il existe beaucoup de diversité dans l'écriture qui se tisse à travers le monde, quand elle est de qualité, mais, dans le lectorat et les médias français, j'observe un certain *mainstream*. Je me demande actuellement dans quelle direction nous mèneront les lectures sautillantes et non rectilignes (avec tous ces hyperliens que l'on consulte à tout bout de champ) qui sont celles de nombreux lecteurs... Est-ce que cela poindra un jour dans la littérature ?

Évelyne Lagrange – éditions Zulma

1. Nous recevons énormément de propositions, tant d'agents littéraires que de traducteurs, et consultons aussi les catalogues de nos confrères étrangers. Tout cela nourrit un panorama de ce qui se publie. Face à une telle masse d'informations, le *challenge*

est à la fois d'appliquer un filtre afin de ne pas être submergé, en fonction de ce que nous cherchons – ou croyons chercher – mais de toujours rester en alerte pour laisser place à l'imprévu. Et dénicher le titre qui aurait pu passer inaperçu, comme c'est le cas avec Dawnie Walton et *Le Dernier Revival d'Opal & Nev*, traduit par David Fauquemberg, que nous publions en cette rentrée 2023 et qu'aucun agent ni traducteur ne nous avait proposé.

2. Selon les langues et les marchés, y compris sur les foires internationales, nous assistons à une recrudescence de catégories littéraires plus ou moins motivantes : beaucoup de choses très commerciales, de romances, de thrillers, d'autofictions, et une bonne dose de pseudo-féminisme... Face à cet effet de mode et au diktat de l'actualité, nous nous efforçons à l'inverse de maintenir le cap et de construire un catalogue, sur la durée et destiné à durer. D'autant qu'en littérature étrangère, il peut s'écouler jusqu'à 18 ou 24 mois avant la parution. Souvent, le contexte immédiat génère une écriture de l'instant, rarement très littéraire. Pour prendre un exemple, depuis le début de la guerre en Ukraine ont surgi dans les listes des agents des auteurs ukrainiens. Mais sous le feu de l'actualité, que nous est-il proposé ? Essentiellement des récits de vie, de guerre, des témoignages, ou du roman historique. Cela peut être fort instructif mais ne correspond pas à ce que nous recherchons chez Zulma : davantage de fiction, avec une certaine exigence littéraire. Or la fiction prend du temps. Comme si pour pouvoir s'emparer de la meilleure des façons des drames de l'Histoire, la fiction nécessitait une longue phase de décantation.

Les traducteurs qui nous sollicitent spontanément autour de projets sont moins en prise avec ces problématiques, suivant davantage leurs aspirations, quitte parfois à proposer des textes difficiles à promouvoir. Mais rassurons-nous, au-delà des effets de mode, les lecteurs de littérature étrangère restent curieux. Nous le constatons avec notre collection de poche Z/a qui accueille des titres de notre fonds mais aussi des titres oubliés, de jolies perles auxquelles nous redonnons vie et éclat. Pour le 100e titre de la collection, nous avons mis en avant cette année des trésors de la littérature européenne : *Du givre sur les épaules* de Lorenzo Mediano, à la fois conte populaire, fable politique et tragédie antique au cœur des Pyrénées, traduit de l'espagnol par Hélène Michoux, les sublimes *Contes de la solitude* du prix Nobel de littérature Ivo Andrić, traduits du serbo-croate par Pascale Delpech, Sylvie Skakić-Begić et Mauricette Begić, et l'utopie culte où les femmes ont pris le pouvoir, *Les Filles d'Égalie* de Gerd Brantenberg,

traduite du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud. Une belle façon de dépasser toutes les frontières des genres littéraires.

Talya Chaumont – éditions Denoël

1. J'ai le sentiment que la littérature étrangère, en particulier anglo-saxonne, s'uniformise de plus en plus. Il n'est pas rare de reconnaître une patte de *creative writing*; l'influence des *sensitivity readers* est plus prégnante. Et cela se sent à la lecture. En outre, la place accordée à la littérature étrangère en France s'amenuise. Le marché restant se concentre sur la littérature anglo-saxonne et se focalise sur la littérature Young Adult.

2. Le thème de l'identité de genre émerge de plus en plus depuis environ cinq ans. Également celui des personnes racisées, et des questions liées à la femme, comme le consentement, la violence, la maternité. L'éco-anxiété s'invite aussi de plus en plus dans les textes.

En parallèle de la littérature uniformisée que j'évoquais, se niche tout de même des textes qui explorent des formes moins usitées : long poème en vers, écriture fragmentaire, frontières entre les genres moins étanches. On note une vivacité en Europe Centrale et de l'Est. Les écrivains de nouvelles représentent un vivier toujours aussi intéressant mais malheureusement le marché français reste trop réfractaire à ce genre.

Vera Michalski – groupe Libella

1. Une grande partie des textes qui nous parviennent arrivent par le canal des agents littéraires des auteurs qui, sans doute filtrent et ciblent leurs envois.

À côté de ces propositions « sages », nous recevons aussi des textes plus originaux de la part des traducteurs ou des auteurs. Le catalogue de Noir sur Blanc étant très identifié Europe centrale et orientale, les manuscrits que nous recevons issus de cette région du monde rendent surtout compte des réalités et débats qui les intéressent.

2. Au niveau des thématiques, pardonnez que je vous les livre pêle-mêle : des références à l'histoire traumatique récente et à ses séquelles, avec par exemple Gouzel Iakhina, la romancière qui a publié dans la traduction de Maud Mabillard *Les enfants de la Volga*, ou Sacha Filipenko, avec *Un fils perdu* traduit du russe par Philie Arnoux et Paul Lequesne et qui a un nouveau roman qui arrivera en France bientôt, *Kremulator*. Nous continuons à recevoir des textes sur la Shoah. Et pour l'ensemble du groupe Libella, nous observons

une émergence des thématiques écologistes, voire catastrophistes ou survivalistes, comme des histoires situées dans le Grand Nord, en réaction au réchauffement climatique.

Olivier L'Hostis, Librairie l'Esperluète à Chartres

En tant que libraire, pourriez-vous nous dire ce que vous percevez de la littérature qui s'écrit à l'étranger ?

C'est une question vaste, et difficile, parce que ce que nous, libraires, voyons de la littérature étrangère est essentiellement ce qui passe le tamis de la traduction. Pour nous, donc, la littérature qui s'écrit à l'étranger se réduit à la littérature traduite par l'édition française, ce qui restreint fortement la vastitude de la question posée.

Sans pouvoir préjuger de ce qui s'écrit, ce qui se traduit relève d'abord et avant tout d'une littérature narrative, où le fond prime sur la forme, mais c'est peut-être un effet de la traduction qui, d'une langue à l'autre, conserve la trame narrative évidemment, le niveau de langue sans doute (surtout de nos jours, mais c'est moins certain pour des traductions plus anciennes), mais peut-être plus difficilement les effets de jeux langagiers qui dépendent de la structure même de la langue d'écriture. Il y a sans doute moins de problèmes à traduire une situation amusante qu'un jeu de mots, la description d'un paysage qu'une faute de grammaire intentionnelle et signifiante, la prose plutôt que la poésie.

Pour le libraire, la question classique du bien écrit est pratiquement insondable, nous pouvons dire que c'est joliment traduit par exemple, mais le joli est-il bien ? D'ailleurs, souvent, les nouvelles traductions sont dans une langue moins jolie que les anciennes, mais plus respectueuses de l'intention initiale de l'auteur d'origine. Partant de là, une bonne traduction cherche autre chose que le joli, ce qui paraît parfaitement légitime. Mais est-ce à peu près impossible à apprécier si on ne connaît pas un peu la langue d'origine.

Le libraire perçoit donc cette littérature dans une sorte de brouillard, guidé par la confiance dans l'édition et la traduction, et par ce qu'il estime de la cohérence entre la langue et le texte, la forme et le fond.

Ensuite, nous nous faisons plus ou moins une idée des caractéristiques des littératures nationales (ou plutôt de zones linguistiques). Du moins, encore une fois, de ce qui est traduit : le japonais onirique, l'allemand sarcastique, le russe exalté, le tchèque kafkaïen... Mais ce sont des cartes d'identité sommaires, où l'exception est la règle, conditionnées par notre propre prisme imaginaire.

Finalement, et ce n'est pas pour flatter les membres de la revue, mais je crois que notre perception de la littérature qui s'écrit à l'étranger est déterminée par les traducteurs et leurs traductions. Parce que c'est une traduction, qui est aussi une écriture, qu'on lit. Et on cherche de plus en plus les noms des traducteurs.

Est-ce que vous voyez émerger des thèmes, des tendances ? Des formes littéraires, des partis pris formels dans les textes des écrivains étrangers traduits en français ?

Plus d'histoire, de scénario en général, moins d'autofiction (mais là aussi, il y a des exceptions en nombre, dans un sens comme dans l'autre), une écriture qui souvent s'installe dans la longueur (en particulier les Américains). ♦